

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XIII

— Déshérité ! répéta l'entrepreneur avec un rire qui sonnait faux. C'est impossible !... J'ai la loi pour moi.
— D'abord, il n'existe aucune loi qui contraigne un oncle à

dix-neuf ans à peu près, et un testament bien en règle la nomme légataire universelle.

— Et cette fille, dont personne de la famille n'a jamais entendu parler, viendrait s'emparer d'une fortune qui n'appartient qu'à moi ! Elle me volerait quatre millions ! Allons-donc !

En disant ce qui précède Pascal serrait les poings avec rage.



Sous les couvertures de laine se dessinait la forme rigide du cadavre, dont un entassement d'oreillers soulevait la tête.

laisser sa fortune à son neveu... répliqua Léopold... Ensuite le plus proche parent prime les autres, vous le savez bien, et c'est à la fille de Robert Vallerand qu'appartient l'héritage...

Pascal chancela sous ce nouveau choc.

— La fille de Robert... répéta-t-il d'une voix sourde.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

— Robert Vallerand n'était pas marié...

— Qu'en savez-vous ? Depuis longtemps vous l'aviez perdu de vue... D'ailleurs il a pu contracter en Amérique un mariage resté secret pour un motif quelconque, et néanmoins légal... Dans tous les cas, légitime ou non, l'enfant existe. C'est une fille... Elle a

Une frange d'écume mouillait ses lèvres minces.

— Dame répondit l'évadé de Troyes, il est certain que tout est à elle, puisque son père lui lègue tout.

— Ou attaque un testament...

— Sous quel prétexte ?

— C'est une bâtarde, j'en jurerais, et la loi limite la part d'héritage des enfants naturels.

— Vous plaidez, je l'admets sans discussion, mais un procès dure des années, et bien avant qu'un jugement soit rendu en votre faveur, — en supposant que vous l'obteniez, — vous aurez sombré, corps et biens, dans les eaux de la banqueroute... Croyez-moi, vous êtes bien perdu, à moins que...

Léopold s'interrompit.

— A moins que ?... répéta Pascal en plongeant son regard dans les yeux de son interlocuteur comme pour lire au fond de sa pensée. Expliquez-vous, je l'exige ! Je vous somme pour la seconde fois de m'apprendre qui vous êtes et dans quel but vous êtes venu me trouver !

— Qui je suis ? Mon Dieu, monsieur Lantier, c'est bien simple... je suis un ouvrier plombier, bravo garçon, bon enfant, j'arrive de Romilly... J'ai travaillé ces temps derniers à Viry-sur-Seine, au château de votre oncle, où j'ai appris les choses que je viens de vous dire...

— Après ? fit l'entrepreneur.

— Ce n'est pas un métier amusant que celui de plombier... continua Léopold, ah ! mais non !... Et figurez-vous, monsieur Lantier, que j'ai une vocation.

Nouveau temps d'arrêt de Léopold. Pascal, frémissant d'impatience, demanda :

— Jaquelle ?

— Cello de vivre de mes rentes, bien gentiment... bourgeoisement... sans travailler... Vous comprenez ça, hein, monsieur Lantier ?

— Je le comprends... Allez droit au but...

— Mon but ? mais vous le connaissez déjà... c'est de vous rendre service... ou plutôt de nous rendre service à tous les deux. Vous devez avoir une nature reconnaissante... je lis ça sur votre figure... Donc, si un brave garçon comme moi vous tendait la perche et vous ouvrait la caisse aux millions, vous lui offririez avec un empressement bien senti une jolie part de magot...

— M'ouvrir la caisse aux millions... murmura Pascal. Est-ce possible ?

— Parbleu !... Si c'était impossible, croyez-vous que je serais ici à perdre ma salive... Pas si naïf !...

— Mais il y a une héritière directe...

— Sans ça, la chose irait sur des roulettes et vous n'auriez nul besoin de moi...

— Que faire ?

— Supprimer la jeune fille, tout simplement...

— Supprimer la jeune fille ! répéta l'entrepreneur en baisant la voix et en regardant autour de lui avec une sorte d'effarement.

— Dame ! monsieur Lantier, c'est indiqué...

— Vous en chargeriez-vous ? :

— Ça dépend...

— De quoi ?...

— De vous...

— Combien exigeriez-vous après réussite ?...

— Nous nous entendrons toujours...

Pascal regarda Léopold avec inquiétude et dit :

— Qui ne précise rien, veut trop !

L'évadé de Troyes haussa les épaules.

— Vous êtes défiant, répliqua-t-il, et ça me taquine ! ! Si je vous dis que nous serons d'accord, c'est que nous serons d'accord, croyez-vous être par hasard dans la peau d'un homme qui peut marchander ? La ruine, la banqueroute, la cour d'assises, voilà ce qui vous attend... la perspective est assez coquette !... J'offre de vous tirer de là et de vous redorer à neuf comme vous ne l'avez jamais été... Ne faites pas le fanfaron, monsieur Lantier... Ça serait maladroit...

— Mais, les moyens d'actions ? demanda l'entrepreneur au bout d'une minute.

— Ne vous inquiétez pas de ça... fit Léopold vivement. Les moyens sont trouvés... Voulez-vous que j'agisse ?

— Eh bien ! oui...

— Alors plus de finasserie... Votre oncle est mort avant-hier soir... La déclaration n'a dû se faire qu'aujourd'hui... L'enterrement aura lieu demain... Il faut que je retourne à Viry-sur-Seine...

— La jeune fille habitait-elle avec Robert Valleraud ?

— Non.

— Alors, pourquoi retourner là-bas ?

— Pour surveiller les agissements d'une certaine Ursule, personne de confiance, femme de charge ou dame de compagnie, à votre choix, qui a reçu les derniers ordres de feu votre oncle.

La jeune demoiselle a été élevée mystérieusement, et madame Ursule doit venir avec elle à Paris, dans le plus bref délai et munie d'une lettre du défunt, se présenter rue des Pyramides, chez M^e Auguy, notaire.

Sur la présentation de la lettre M^e Auguy remettra un paquet cacheté contenant le testament de votre oncle et d'autres papiers de haute importance.

Nanties de ce paquet, dame Ursule et la jeune fille iront à Nogent-sur-Seine chez un autre notaire répondant au nom d'Audouard, dépositaire de plus de quatre millions en bonne valeurs... Cet honorable officier ministériel ouvrira le paquet et comptera les millions à l'héritière... Voilà l'ordre et la marche.

Lantier écoutait son interlocuteur avec un étonnement facile à comprendre.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda-t-il.

— J'ai vu mourir Robert Valleraud et j'ai entendu ses dernières paroles... répliqua froidement le réclusionnaire évadé.

Pascal frissonna. Cet inconnu qui venait se jeter à l'improviste dans sa vie lui causait une terreur instinctive, quoiqu'il entrevît le salut au bout de cette intervention.

Léopold poursuivit :

— Je dois être à Viry-sur-Seine, vous comprenez ça, pour voir partir la dame Ursule quand elle ira chercher la petite afin d'exécuter les volontés suprêmes du défunt. Que la vieille et la jeune se rejoignent et se mettent en route pour Paris, c'est au mieux, mais il ne faut pas qu'elles arrivent jusqu'au notaire de la rue des Pyramides... il ne le faut pas !

Ces dernières paroles furent prononcées avec un ton de résolution farouche. Les mains de Pascal tremblaient.

— Deux femmes... balbutia-t-il

— Ah ! dame, oui ! ! La vieille est même plus gênante que la jeune... il faut les supprimer l'une comme l'autre, sinon, va te faire fiche !... Rien à faire !

— Mais, hasarda l'entrepreneur, cette enfant, on la connaît...

— Je vous répète, cher monsieur Lantier, qu'elle a été élevée secrètement, on ignore quel est son père et personne ne s'inquiétera de sa disparition.

— Soit ! mais on signalera celle de la dame de confiance...

— Eh bien, on cherchera... qu'importe, pourvu qu'on ne trouve pas ? Le monde est rempli de mystères qui restent inexplicables... La mère ne saura jamais rien...

— La mère ! répéta Pascal avec une stupeur grandissante. Elle existe donc ?

— Elle existe, mais elle ignore où est sa fille et n'a même aucune certitude que sa fille soit vivante...

— Cependant...

— Oh ! assez d'interrogatoire à la clef ! interrompit Léopold ; un plus long dialogue serait inutile... le temps est de l'argent, comme disent les Anglais ! Ne le gaspillons pas ! Je résume la situation : Le notaire de Paris et le notaire de Nogent-sur-Seine ignorent l'existence de l'enfant... Que l'enfant ne se présente pas et qu'on ne trouve aucun testament, on ouvre la succession, et avant un mois, en votre qualité de plus proche héritier, vous palpez ! Est-ce limpide ?

— Et il s'agit de quatre millions ?

— Quatre millions quatre cent mille francs et une fraction, joli chiffre, hein, monsieur Lantier ?... Encore une fois, dois-je agir ?...

— Agissez.

— Vous me donnez carte blanche ?

— Oui.

— C'est très bien ; mais ça ne suffit pas.

— Que faut-il encore ?

— Une pincée de monnaie sous forme de quelques billets de mille...

Pascal regarda Léopold avec une visible défiance.

— Qu'est-ce que c'est ? fit l'évadé en haussant les épaules. Etes-vous si bien à sec que vous n'avez pas un peu de papier Garat à mon service ? Alors, tirez-vous du pétrin tout seul... Je ne peux pas faire d'avances... Mes moyens me le défendent... Je suis connu là-bas... Il faut que je change de pelure... j'aurai des frais de toute nature... Mais j'y songe... peut-être vous figurez-vous que je viens de vous conter une blague pour vous filouter... Eh bien ! homme intrépidule, lisez donc ça ! !

Léopold exhiba le numéro du « Petit Journal » qu'il avait mis dans sa poche au restaurant du père Baudu, et le tendit à Pascal en désignant du doigt deux lignes :

L'entrepreneur prit la feuille populaire, et à l'endroit que lui désignait son visiteur, il lut :

« On nous annonce par dépêche la mort de Robert Vallerand, député de l'Aube (arrondissement de Romilly). — C'est une perte sérieuse pour la Chambre et pour le pays. »

Pascal ne douta plus.

— Il vous faut combien ? demanda-t-il en se dirigeant vers son bureau.

— Trois mille francs... Nous ferons nos comptes plus tard.

Le neveu de Robert Vallerand ouvrit le tiroir-caisse, y prit des billets et les donna à Léopold qui dit, après les avoir mit dans sa poche avec une satisfaction manifeste :

— Je serai ce soir à Viry-sur-Seine...

— Quand vous reverrai-je ?

— Le plus tôt possible...

— C'est vague...

— Je ne puis préciser ce que j'ignore moi-même... Pas d'impatience et comptez sur bibi ! Je vous ai promis quatre millions... Vous les aurez... En travaillant pour vous je travaillerai pour moi, mais si vous êtes gentil je serai raisonnable. Au revoir, PATRON !

Léopold appuya sur le mot que nous venons de souligner.

— A bientôt... ajouta-t-il. Si j'ai du neuf à bref délai je vous écrirai, et, soyez paisible, ma lettre ne sera point compromettante... Vous seul pourrez en comprendre le vrai sens...

— Mais enfin, demanda Pascal, comment vous appelez-vous ?...

— VALTA... Souvenez-vous de ce nom. Il est assez cocasse pour ne pas l'oublier.

Et l'évadé sortit du cabinet, laissant l'entrepreneur tout étourdi de ce qui venait de se passer. Pascal Lantier, les tempes mouillées d'une sueur froide, tomba sur un fauteuil.

— Robert Vallerand est mort... murmura-t-il d'une voix sourde. Mort en laissant sa fortune à sa fille... une enfant inconnue !... et tout à l'heure un homme était là... un homme dont je subissais l'explicable domination et à qui j'ai dit : « Que l'enfant disparaisse ! » Quel est cet homme ? Malgré son langage grossier parfois il semble appartenir à une classe supérieure. Et je me suis fié à lui follement, aveuglément... Il va là-bas avec le sourire aux lèvres pour tuer... pour tuer deux femmes... et je suis son complice ! Afin d'échapper à la honte d'une banqueroute, je commande l'assassinat !...

Lantier laissa tomber sa tête sur sa poitrine et parut anéanti, mais au bout d'un instant il se releva transfiguré, les yeux pleins de flammes, et poursuivit avec une sorte de fièvre :

— Non, je n'ai rien commandé ! L'homme a dit : « Je ferai ! » je le laisse faire, voilà tout... Je n'avais aucun moyen de l'empêcher d'agir... il agira... Suis-je responsable de ses actions ? Cent fois non... La vieille femme et la jeune fille disparaîtront... Ça ne me regarde pas... La succession sera ouverte à mon profit... A moi quatre millions... à moi l'avenir !... J'ai tout à espérer et rien à craindre... J'étais fou d'avoir peur...

Pascal s'était calmé peu à peu. Il se rassit et continua :

— Une fille de dix-neuf ans, que sa mère ne connaît point et qui ne connaît pas sa mère ! Que signifie cela ? pourquoi ces ténèbres épaissies à dessein autour du berceau de cette enfant... Quand Robert est parti pour l'Amérique, tout le monde ignorait qu'il eût une liaison mystérieuse. Mais à quoi vais-je penser ? Que m'importe la mère et la fille ? L'essentiel est que je sois riche... et je vais l'être, je le sens !

XIV

Marguerite Berthier, veuve de Domaique Bertin, se trouvait en quittant le château de Viry-sur-Seine, dans un état de surexcitation violente.

Dévorée par une fièvre qui touchait presque au délire, elle n'avait pas compris que l'agonie de son ancien ami commençait et que la fureur causée par sa présence inattendue donnait le coup de grâce à Robert Vallerand et hâtait de trois mois sa mort.

Elle maudissait l'homme inflexible qui avait refusé de lui dire où il cachait sa fille et qui venait de la chasser honteusement quand, les yeux pleins de larmes, repentante, le cœur saignant, elle lui demandait à genoux, les mains jointes, de lui laisser embrasser sa fille.

Robert s'était montré cruel et sans miséricorde ; mais lui aussi il avait effroyablement souffert, et le souvenir de ses douleurs le rendait insensible aux larmes, sourd aux prières.

— Savoir que mon enfant existe et ne pouvoir la presser dans mes bras en lui disant : JE SUIS TA MÈRE ET JE T'ADORE ! C'est un supplice au-dessus de mes forces, pensait Marguerite éplorée. Le châtement dépasse la faute.

Puis elle se reprenait à espérer que Robert réfléchirait, qu'il aurait pitié d'elle et qu'il se déciderait à parler.

La pauvre femme, en arrivant à Romilly et en descendant à l'hôtel, était transie de froid et brisée par les émotions qu'elle venait de subir.

Où lui servit dans sa chambre un repas auquel il lui fut impossible de toucher et, après avoir donné l'ordre de tenir la voiture à sa disposition le lendemain matin à dix heures, elle se coucha.

Elle aurait voulu dormir, le sommeil s'est oublié ! mais ses paupières s'abaissèrent à peine, à de longs intervalles, sur ses yeux fatigués par les pleurs, et pendant ces courts instants de repos de hideux cauchemars l'assaillirent.

Quand, après une nuit interminable, Marguerite quitta son lit, elle semblait avoir vieilli de plusieurs années en quelques heures.

La voiture, à dix heures précise, stationnait devant la porte de l'hôtel, et le cocher se chauffait au coin du feu de la cuisine, attendant des ordres. Ce cocher était le même qui, la veille avait conduit Marguerite. On vint le prévenir que la voyageuse descendait. Il gagna la cour et aida madame Bertin à monter dans la vieille calèche fermée remplaçant avantageusement la carriole.

— Où allons-nous, madame ? demanda-t-il.

— Au château de Viry-sur-Seine.

Le cocher regarda sa cliente avec surprise et se dit en grimant sur le siège :

— Cette dame ne sait probablement pas que M. Vallerand est mort... ou bien c'est peut-être une parente et elle vient pour hériter... C'est moi qui aimerais ça, hériter !...

Il fouetta son cheval, fit le trajet rapidement, et par la grille toujours ouverte entra dans la cour du château. Presque toutes les persiennes de la façade étaient closes. Marguerite mit pied à terre, gravit les marches du perron, fit tourner le bouton de la porte et entra. Au moment où elle franchissait le seuil du vestibule, Claude, le valet de chambre du député parut, venant de l'intérieur. Il avait les paupières rouges ; son visage exprimait la désolation la plus profonde.

La veuve, très préoccupée, ne remarqua point ces détails. Elle avait hâte de savoir si, après sa visite de la veille, la femme de confiance la laisserait pénétrer auprès du maître du logis. Ajoutons qu'elle était résolue à violer la consigne et à voir Robert, même au prix d'un scandale.

— Madame demande ? fit Claude en s'inclinant.

— Je voudrais parler à la dame de compagnie.

— C'est impossible en ce moment... Madame Ursule est allée faire à la mairie les déclarations. Mais, en son absence, je puis répondre à madame...

— Je désire être reçu par M. Vallerand...

Claude recula.

— Être reçu par monsieur ! ! balbutia-t-il d'une voix étranglée.

— Sans doute.

— Madame est donc étrangère au pays, puisqu'elle ignore le maître qui a frappé cette maison !...

Marguerite devint pâle et se mit à trembler.

— Un malheur !... murmura-t-elle. Il est arrivé ici un malheur ?

— Oui, madame... Hier, dans la soirée, monsieur a reçu une visite... La visite d'une dame... Il a eu avec cette dame une discussion terrible, et c'est de là que tout est venu...

— Mon Dieu !... s'écria la veuve affolée, mon Dieu !... j'ai peur de comprendre... Est-ce que M. Vallerand est plus malade ? Est-ce qu'il est en danger ?

— Hélas ! madame, mon pauvre maître est mort ..

— Mort ! répéta Marguerite en chancelant.

Elle ajouta tout bas :

— Il emporte avec lui son secret ! je ne saurai rien ! Mais non, poursuivit-elle en se raidissant, il a dû laisser à sa gouvernante ses dernières volontés... c'est elle qu'il aura chargé de veiller sur ma fille... Il faut que je voie madame Ursule !...

Ces derniers mots furent prononcés à voix haute.

— Madame Ursule est à la mairie pour la déclaration de décès, j'ai déjà eu l'honneur de le dire à madame, répliqua le valet de chambre. De la mairie, elle doit se rendre à Romilly pour les lettres de faire part.

— Il faut que je lui parle... j'attendrai...

— Comme il plaira à madame...

Marguerite se dirigeait vers une banquette. Claude reprit

— Madame ne peut rester dans le vestibule... je vais conduire madame au salon où elle sera mieux pour attendre, au coin du feu...

— Non... répondit la veuve, dont le visage était devenu livide sous son voile, je vais vous demander une faveur...

— Laquelle, madame ?

— La faveur de m'autoriser à prier au chevet du mort.

Très embarrassé par cette demande inattendue, Claude hésita.

— Mais, madame, bégaya-t-il, je ne sais...

— Ne me refusez pas cette grâce, je vous en conjure... reprit vivement Marguerite, je suis une ancienne amie de M. Vallerand... une amie autrefois bien chère... accordez-moi la consolation de dire un suprême adieu à celui qui n'est plus. Votre refus me briserait le cœur...

Le fidèle domestique avait baissé la tête. Les paroles et l'accent de l'inconnue lui causaient une émotion profonde. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Que votre volonté soit faite... répondit-il d'une voix mal affermie. Venez, madame...

Il ouvrit une porte latérale, fit signe à Marguerite de le suivre, traversa une pièce déserte, souleva une tenture d'étoffe lourde et murmura :

— Voici la chambre mortuaire...

Derrière la tenture soulevée la porte était ouverte. Madame Bertin s'avanga et jeta dans la chambre un coup d'œil élaré.

Le lit se trouvait en face d'elle. Sous les couvertures de laine se dessinait la forme rigide du cadavre, dont un entassement d'oreillers soutenaient la tête. Au chevet de la couche funèbre une femme agenouillée lisait à demi-voix les psaumes de la pénitence. C'était la femme de Claude.

La lueur tremblotante des cierges faisait étinceler le oruci fix d'argent posé sur la poitrine du mort. Marguerite fit le signe de la croix et s'avanga en chancelant. Elle atteignit le lit, se laissa tomber à genoux sur le tapis et éclata en sanglots.

Un signe de Claude engagea sa femme à se lever et à le rejoindre.

— Cette dame est une ancienne amie du défunt notre pauvre maître... lui dit-il à voix basse. Laissons-là prier.

Le mari et la femme sortirent ensemble. La lourde tapisserie s'abaissa de nouveau.

Marguerite pria longtemps sans retenir ses larmes... Un calme relatif succéda à cette douleur sincère, provoquée par les souvenirs d'un amour depuis longtemps éteint.

— Ainsi donc, il n'est plus, murmura la pauvre femme, et je puis m'accuser d'avoir hâté sa mort...

Elle joignit les mains, attacha son regard sur le visage mar-

morcen où les prunelles sombres faisaient tache sous les paupières abaissées, et poursuivit :

— Robert, pardonne-moi ! Je t'ai bien aimé, Robert, et tu m'as bien maudite, car je t'ai torturé en t'abandonnant lâchement ! pardonne-moi ! pardonne-moi !... Ta mort ouvre dans mon cœur une blessure de plus... Je te pardonne tout ce que tu m'as fait souffrir autrefois... tout ce que tu m'as fait souffrir hier... tout ce que tu vas sans doute me faire souffrir encore... Aie pitié de moi, Robert !... Tu n'as pas emporté ton secret dans la tombe, n'est-ce pas ? Tu as confié à quelqu'un le soin de veiller sur notre enfant ?... Tu as laissé des papiers qui me guideront ?...

Marguerite était debout maintenant, et les yeux tournés vers le mort elle lui parlait comme s'il avait pu l'entendre ; elle semblait l'interroger comme s'il avait pu lui répondre.

Une idée, tout à coup, traversa son esprit. Elle promena ses regards autour de la chambre.

— Ces papiers qui me guideront, murmura-t-elle, c'est ici qu'ils sont sans doute... près de moi... dans l'un de ces meubles. Je n'aurais peut-être qu'à étendre la main pour les prendre... et je suis seule...

Frémissante elle s'interrompit.

— Violenter cette chambre... reprit-elle ensuite avec épouvante, en présence de ce cadavre, ouvrir un meuble... ne serait-ce pas un sacrilège ?... Non, cent fois non, puisqu'il s'agit de conquérir ma fille !

Mise en paix avec sa conscience par ce raisonnement spécieux, Marguerite se dirigea vers le bureau couvert de papiers épars. Elle secoua la tête et dit :

— Là je ne trouverai rien... Les indices ne doivent pas être en vue ! Robert les a cachés comme il a caché notre enfant...

Sa main s'avança vers un des tiroirs du bureau et le trouva fermé ; les autres l'étaient de même, ce qui causa un grand désappointement à la pauvre mère. Un meuble de Boule, placé au pied du lit mortuaire attira son attention.

— Si c'était là... fit-elle. Pourquoi non ?...

Marguerite, pour s'approcher du meuble devait passer devant la couche funèbre. Elle fit deux pas et s'arrêta prête à défaillir. Elle avait oru voir le mort s'agiter sur sa couche, et les yeux fermés se rouvrir. Hallucination folle, qui n'eut que la durée d'un éclair !

Madame Bertin se rassura vite, et non par la voie la plus directe, mais en faisant le tour de la chambre, prit le chemin qui devait la conduire auprès du meuble. Elle y arriva et ne put contenir un mouvement de joie à l'aspect de la clef finement ciselée émergeant de la serrure.

Au milieu du silence son cœur battait à se rompre. Elle entendait distinctement les coups rapides contre les parois de sa poitrine.

L'une de ses mains fébriles se posa sur la clef et la fit mouvoir, le tiroir du haut glissa dans ses rainures. Au fond de ce tiroir se trouvait un seul objet, — une lettre. Marguerite la saisit et en dévora l'adresse ainsi conçue : « Monsieur Emile Auguy, notaire, 18, rue des Pyramides. PARIS. »

Elle poussa un cri de joie, auquel répondit un cri de terreur et d'indignation. Une femme en grand deuil soulevant la portière entra dans la chambre, s'élançait vers Marguerite et lui arrachait la lettre des mains...

Cette femme, avons-nous besoin de l'apprendre à nos lecteurs, était Ursule Sollier arrivant de Romilly.

— Misérable ! dit Ursule d'une voix sourde. Misérable !...

— Grâce !... pitié !... balbutia Marguerite en tombant à genoux et tendant ses mains suppliées.

— Ah ! je vous reconnais !... poursuivit madame Sollier dont le visage était décomposé par la colère. c'est vous qui êtes venue hier soir !... c'est vous qui avez apporté dans cette demeure la désolation et la mort !...

— Ayez pitié de moi... sanglota la pauvre mère affolée, ne m'accablez pas ! vous savez quel puissant motif m'attirait ici, et Dieu m'est témoin que je n'y revenais point aujourd'hui conduite par une pensée mauvaise... j'ignorais que M. Vallerand fût mort, je ne l'ai appris qu'en arrivant... Je suis entrée pour prier et pleurer près de lui en pensant à ma fille... à ma fille séparée de moi, perdue pour moi depuis dix-neuf ans !... Une fois dans cette chambre, l'idée de chercher quelques indices de nature à me mettre sur les traces de mon enfant s'est emparée de moi... j'ai cédé à la tentation... j'ai ouvert un meuble... j'ai pris la lettre que vous venez de m'arracher, et qu'à deux genoux je vous supplie de me rendre, car elle contient à coup sûr le mot du secret auquel est attachée ma vie... Ayez pitié de moi, madame...

— Silence ! fit impérieusement Ursule en désignant la couche funèbre. Osez-vous élever la voix devant ce corps inanimé dans cette chambre mortuaire que vous allez profaner par un vol sacrilège ?

— Un vol... un vol sacrilège... répéta Marguerite en se levant épouvantée. Oh ! ne m'accusez pas d'un tel crime !...

— Silence !... répéta la femme de confiance, et sortez ! car ce n'est point ici que je dois vous répondre...

D'un geste de commandement irrésistible, madame Sollier montra la porte à la veuve anéantie.

Marguerite baissa la tête et, dominée, n'ayant point de force pour résister, sortit de la chambre... Ursule la suivit, et quand toutes deux eurent franchi le seuil de la pièce voisine, laissa retomber la lourde portière.

— Me pardonnez-vous, madame ? demanda timidement la veuve.

— Vous avez commis une action indigne, répondit Ursule, j'aurais le droit, et le devoir peut-être, de vous signaler à la justice comme ayant pénétré dans cette maison pour y soustraire des papiers...

— Je ne voulais rien soustraire... Je vous répète que je cherchais un indice qui pût me mettre sur la trace de la retraite de ma fille...

— Quelle fille ? demanda froidement madame Sollier.

— Oh ! n'essayez point de m'abuser par une feinte ignorance... M. Vallerand avait en vous une confiance absolue... Vous connaissez le secret du passé...

— Je ne sais rien, madame, et ne veux rien savoir... Les secrets de celui dont vous avez abrégé la vie ne sont pas les miens. S'il me les avait confiés, ils resteraient ensevelis dans mon âme comme ils resteront ensevelis dans son cercueil...

— Vous savez où est mon enfant...

— J'ignore même si vous avez un enfant.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

Nos abonnés retardataires désirant la prospérité de notre feuille sont priés de nous faire tenir le montant de leurs souscriptions immédiatement, et nous éviter le pénible devoir de les retrancher de nos livres et d'en forcer la collection.

Nous prions également tous nos souscripteurs actuels de bien vouloir se conformer à nos conditions qui se trouvent aux informations concernant les conditions d'abonnements à l'avenir.

LE TESTAMENT SANGlant

TROISIÈME PARTIE.

III

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

A vingt-six ans, je ne demandais plus à la vie que le repos et l'oubli. C'est encore une des vanités bizarres des hommes tels que moi : extrêmes en toutes choses, du moment qu'ils se sentent impuissants à réaliser leurs rêves, ou qu'ils ont vu leur idéal brisé par une déception subite, il leur semble qu'ils ne sauraient aller trop vite et trop loin sur la route contraire, et que, ne pouvant être des héros de roman ou de poème, ils n'ont plus qu'à se faire paysans.

Ce goût soudain d'abaissement absolu, de prosaïsme complet, n'est qu'une nouvelle face de l'orgueil. S'ils acceptaient cette « moyenne » de la vie ordinaire, du devoir pratique où se trouvent le vrai bon sens, l'honnêteté réelle et le bonheur raisonnable, ils pourraient être confondus avec le commun des hommes ; l'on pourrait oublier, à la longue, à quel point ils sont supérieurs, à la place qu'ils occupent, au rôle qu'ils jouent en ce monde ; mais établir un contraste complet entre leurs facultés et leur vie, affubler des sabots et de guêtres de cuir leur imagination romantiques, c'est, à leurs yeux, une façon de protester contre l'injustice du sort, d'amener constamment un parallèle flatteur entre ce qu'ils pourraient faire et ce qu'ils sont, de donner à leur médiocrité forcée l'air d'une abdication volontaire.

Il y a chez les esprits dont je parle, et qui sont ou se croient les hauts barons de l'intelligence, les mêmes allures que chez les grands seigneurs : comme eux, ils sont dédaigneux pour tout ce qui est médiocre, affables pour tout ce qui est petit.

J'épousai donc Delphine en me figurant naïvement que j'abdiquais, et que mon idéale royauté n'aurait plus qu'à « monter des horloges. »

Cette pensée complaisante donna à mes premières relations avec mademoiselle de Malauède et son père une sincérité d'entraînements, une franchise de bohémisme dont ils ne pouvaient manquer d'être dupes, puisque j'en étais dupe moi-même.

Aussi cette union fut-elle contractée, de part et d'autre, avec une cordialité affectueuse, une sérénité d'esprit bien rare dans ces moments solennels.

Les premiers mois de mon mariage ne furent pas sans douleur. Nous vîmes nous établir à Maleraygues, qui était fort négligé depuis longtemps, et où j'avais à faire, de tous côtés, des embellissements et des réparations.

J'en fus occupé pendant un an ; je plantai, je bâtis, et, pendant toute cette année, je réussis assez bien à me conformer à mon nouveau programme, à donner à ma vie cette régularité machinale qui substitue peu à peu aux inquiètes ardeurs une satisfaction somnolente, et qui a fait dire à René que, s'il croyait au bonheur, il le chercherait dans l'habitude.

Mais lorsque j'eus terminé toutes mes opérations de propriétaire, de botaniste, de tapissier et d'architecte, je me trouvai, un matin, face à face avec moi-même, et je me demandai avec un premier frisson d'inquiétude, si je n'aurais jamais autre chose à faire.

C'est alors que je fus en proie à un sentiment redoutable et dangereux pour les hommes de mon caractère. Il me sembla que

j'accepterais très-aisément ma destinée, qui, à vrai dire, n'était pas très dure, s'il dépendait de moi d'en choisir une autre, et que cette liberté dont je n'userais pas me suffirait, par cela seul que je pourrais en user.

Développez, mon cher Calixte, les divers aspects de cette disposition bizarre ; appliquez-les aux incidents uniformes, aux paisibles alternatives d'une vie d'intérieur à la campagne ; et vous pourrez comprendre sans peine comment je vécus pendant les trois années qui suivirent mon mariage. Heureusement, ce qui a facilité plus tard mon retour au sens commun, ni Delphine ni M. de Malauède ne se doutèrent de ce qui se passait en moi.

Comment eussent-ils pu soupçonner ce dont ils n'avaient pas l'idée ? Pour s'inquiéter d'un mal, il faut le croire possible ; et, à coup sûr, ni ma femme ni son père n'avaient un moment arrêté leur esprit sur ces vagues mécontentements, ces aspirations idéales, cette soif de l'inconnu, ce désir d'émotions romantiques dont j'étais de nouveau tourmenté.

L'intelligence de M. de Malauède, fort droite et fort honnête du reste, datait de 1660. Pour lui, le dix-huitième siècle même n'existait pas, Malherbe était venu, mais non pas Voltaire ; à ses yeux, la satire de Boileau sur les embarras de Paris était le plus grand luxe poétique qu'on pût se permettre : dans ses jours de bonne humeur, il le relisait, le soir, avant de se coucher, et s'endormait régulièrement avant de la finir.

Quant à Byron, Goëthe ou Châteaubriand, mon beau-père eût dit volontiers, comme Chicaneau :

« Si j'en connais pas un, je veux être étranglé. »

Il avait bien, dans sa jeunesse, vaguement entendu parler de Rousseau ; mais il le confondait toujours avec Jean-Baptiste, et regrettait parfois que l'auteur d'une ode aussi belle que l'ode du prince du Luc eût manqué de respect à l'archevêque de Paris. Sa fille avait hérité de ces heureuses ignorances, que ses joues fraîches et ses limpides regards rendaient presque gracieuses.

Lorsque je la pressais sur ma poitrine, cherchant à éveiller dans ce cœur chaste et calme quelques étincelles de passion, je voyais clairement qu'elle me croyait malade, et que, sans la crainte de me déplaire, elle m'eût tâté le pouls pour s'assurer que je n'avais pas la fièvre.

Lorsqu'à la suite d'une de mes promenades solitaires, je revenais triste, saucieux, portant sur mon front chagrin les traces de mes rêveries, Delphine s'imaginait aussitôt que j'avais la migraine ; elle m'apportait, un quart d'heure après, une grande tasse de tisane, et, le soir, elle me frottait le front et les tempes avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

Mais tout cela était fait avec tant de simplicité ; au fond de ces soins matériels, puérils, il y avait une affection si vraie, si pratique, que je n'avais pas le courage de la repousser ou de lui dire : « Vous vous trompez ; le mal dont je souffre, vous ne pouvez pas m'en guérir. »

Je la remerciais en quelques mots affectueux, et elle s'éloignait contente.

Cette vie-là dura trois ans ; au mois de décembre 1816, un procès important me força d'aller à Paris. Je me méfiai de moi-même ; je me dis que, si je me trouvais seul dans cette ville où tout surexcite, chez l'homme d'imagination, le sentiment se révolte contre les destinées communes, mes rêveries et mes désirs rencontreraient une trop dangereuse pâture ; et j'emmenai avec moi Delphine.

Cette précaution était judicieuse ; mais, pour éviter un danger, elle m'exposait à un autre écueil.

Pour un homme qui a vécu libre à Paris, n'y obéissant qu'à ses goûts et à ses caprices, ayant devant soi mille perspectives lointaines qu'il pouvait teindre, à son gré, des couleurs de son imagination juvénile, je ne connais pas de plus grand supplice que de s'y retrouver, quelques années plus tard, officiellement passé à l'état de provincial, et soumis au joug orthodoxe et définitif du mariage.

Ce bien-être matériel dont je jouissais à Maleraygues quo Delphine excellait à y maintenir, et qui réussit, quoi que puisse dire notre vanité, à endormir, à calmer les blessures idéales, ce bien-être disparaissait entièrement dans l'incommode hôtel garni où nous étions descendus.

Tout m'y déplaisait, les meubles, les tentures, la figure des garçons.

Si je sortais, je me sentais étranger à ce luxe, à cette élégance, à cette civilisation dont j'avais pris autrefois ma part. Si je rencontrais quelques uns des hommes que j'avais connus pendant mon premier séjour à Paris, entraînés par de nouveaux courants vers leurs plaisirs ou leurs affaires, ils passaient près de moi sans me reconnaître.

Si j'allais seul au spectacle, les émotions de la musique ou du drame me rejetaient dans un monde d'idées où tout était pour moi trouble et péril ; aux accents de *Omarosa* ou de *Paër*, à la voix puissante de *Talma*, je voyais reparaître dans le champ désert de mes pensées tous ces décevants feux-follets qu'avait un moment assoupis le calme de la campagne.

Dans les entr'actes, lorsque, dirigeant ma lorgnette vers les loges, je voyais rayonner, dans toute leur gloire, les reines du moment, les étoiles de l'élégance et de la mode, je me reprochais, avec une sourde irritation de m'être exilé, à vingt-six ans de ce ciel poétique et mondain où m'appelaient mes goûts et mes rêves.

Lorsque j'allais au théâtre avec ma femme, c'était bien pis. La pauvre Delphine, toute dépaysée, perdait, dans ce cadre nouveau pour elle, jusqu'aux grâces naturelles de sa jeunesse et de sa beauté.

Susceptible de ces impressions vives et rapides que donnent les œuvres ou les artistes d'élite, j'eusse désiré que ces effluves magnétiques qui faisaient tressaillir ma nature enthousiaste se communiquassent à Delphine et établissent un lien idéal entre son âme et la mienne. Je m'impatiençais de sa tranquillité et de sa froideur.

La naïveté de ses questions, dont j'aurais dû sourire, me paraissait intolérable ; j'aurais voulu qu'elle eût l'air de savoir ce qu'elle ignorait, ou qu'elle devinât ce qu'elle ne comprenait pas.

En voyant jouer « le Misanthrope », au lieu d'apprécier l'inimitable perfection du caractère de *Célimène*, et l'art non moins admirable avec lequel mademoiselle *Mars* faisait ressortir toutes les beautés de ce rôle, elle me demandait sérieusement comment une femme pouvait avoir le courage de désespérer un si honnête homme.

La musique l'endormait ; comme toutes les personnes accoutumée au grand air et à la vie des champs, la foule, les lumières, le bruit, la chaleur, les veillées, tout la fatiguait, et elle se plaignait de maux de cœur ou de maux de tête au plus bel endroit de la pièce.

En outre, ses toilettes m'exaspéraient. A Maleraygues, où

les points de comparaison me manquaient et où Delphine était presque toujours en robe blanche et en grand chapeau de paille, je n'avais jamais eu sujet de la trouver mal mise, à Paris, tout me choquait.

Fidèle à l'illusion des provinciales qui s'imaginent que, pour atteindre du premier coup l'élégance des Parisiennes, il suffit d'acheter dans les magasins en renom une quantité suffisante de chapeaux, de châles, de bonnets, de robes, de pelerines et de dentelles ma femme m'arrivait transformée en spécimen d'un journal de modes, et réunissant sur sa personne toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au lieu de lui donner des conseils, j'avais la sottise de me fâcher, non pas en dehors, ce qui eût mieux valu peut-être, mais en dedans, comme les gens vaniteux et faibles qui emploient à cacher leurs ridicules l'art qu'ils devaient mettre à s'en corriger.

Je feignais alors d'être souffrant pour ne pas sortir avec ma femme ; ou bien, si elle s'apercevait de ma mauvaise humeur, je lui disais que c'était mon procès qui prenait une fâcheuse tournure.

Delphine remettait sous clef écharpe et chapeau, et venait se rasseoir au coin du feu ; mais ces heures passées en tête à tête dans un triste et terne salon d'hôtel garni, sans que rien vint animer l'entretien, étaient loin de dissiper mes humeurs noires.

Après m'être agité sur ma chaise, avoir vingt fois tisonné le feu et vingt fois regardé la pendule, je m'écriais qu'un tour de promenade me ferait du bien ; je prenais mon chapeau, et je sortais seul, heureux à la fois et courroucé de la tranquillité de ma femme, qui me disait doucement :

— Allez, mon ami, et ne rentrez pas trop tard !

Un soir, je venais de m'échapper ainsi, en sauvant tant bien que mal les apparences. Le hasard, un secret instinct peut-être, guida mes pas vers la rue de Grenelle, où était situé l'hôtel de la duchesse d'Oriniano. Je n'avais pas revu la duchesse depuis mon retour à Paris ; je ne lui avais pas fait part de mon mariage ; je savais seulement que le colonel *Frédéric Daubray* ayant été élevé au grade de général pendant la campagne de 1812, *M. de Sorigny*, le père d'Ermanee, s'était relâché de ses rigueurs, et que, l'année suivante, elle avait épousé *Frédéric*.

En approchant de son hôtel, je vis que les fenêtres étaient illuminées ; quelques voitures s'arrêtaient à la porte. Une idée me vint, idée irrésistible : c'est qu'ayant vécu un an dans l'intimité d'Ermanee et de son père, je n'avais plus besoin d'une nouvelle présentation pour entrer chez elle.

Comme nous avions dû ce soir-là, ma femme et moi, aller aux Italiens, j'étais convenablement habillé, et le temps, sec et clair, m'avait même préservé de toute écaboussure. Je montai donc, non pas avec l'émotion d'autrefois (car que pouvais-je espérer ?), mais avec une sorte de dépit contre ma situation présente, qui me faisait trouver une joie fébrile à ressaisir les traces du passé.

On m'annonça ; il y avait quelques personnes chez Ermanee, mais son mari n'y était pas. Elle parut heureuse de me revoir, et comme le cœur d'une femme qu'on a aimée est un livre qu'il suffit de rouvrir pour savoir y lire, je ne tardai pas à démêler qu'au fond de cet accueil affectueux il y avait une souffrance cachée. Madame d'Oriniano n'avait rien perdu de sa beauté et de son élégance souveraine en devenant madame Daubray. seulement sa beauté n'était plus la même. Lorsque je l'avais connue pour la première fois, la jeunesse et l'espérance, cette jeunesse du cœur, rayonnaient sur son visage.

Les entraves qu'opposait son père à son amour pour Frédéric Daubray jetaient parfois sur cette beauté et sur cette grâce un voile de tristesse, mais il y avait dans cette tristesse même quelque chose d'enthousiaste, d'énergique, le sentiment d'une force intérieure, d'une passion persévérante, qui devait finir par triompher des obstacles.

Maintenant qu'Ermance était la femme de l'homme qu'elle avait choisi, cette anxiété passionnée, ces alternatives d'agitation latente et de calme apparent, au lieu de se dissiper, n'avaient fait que changer de caractère. Ses yeux brillaient d'un feu presque maïadif qu'elle s'efforçait en vain de comprimer. Elle regardait tantôt la pendule, tantôt les personnes groupées autour d'elle, tantôt la porte du salon, où elle paraissait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. L'accueil qu'elle me fit se ressentit de ces dispositions inquiètes. Après m'avoir reçu avec une expression de joie et d'amitié exagérée, elle retombait dans sa distraction, et ne répondait plus que par monosyllabes aux paroles que je lui adressais. Je crus devoir lui demander si je ne verrais pas son mari, et si je ne pourrais pas la prier de me présenter à lui. — Le général Daubray est au spectacle, me répondit-elle sèchement et avec une fiévreuse insouciance sur laquelle je ne pouvais m'abuser.

À la fin, vers onze heures, M. Daubray rentra. Il y eut entre le mari, la femme et quelques intimes un échange de plaisanteries sur son absence, mais on ne plaisantait que du bout des lèvres, le sourire se figeait sur toutes les bouches. Ermance me présenta, et une demi-heure après je sortis.

Cette soirée me laissa une impression dont j'aurais dû me défier davantage, car elle répondait à toutes mes secrètes faiblesses. Il était évident pour moi qu'Ermance n'était pas heureuse; ses mécomptes, sa mélancolie, étaient un dédommagement pour ma vanité.

En retournant dans ce salon, je remettais le pied dans ce monde, dans cette vie de Paris d'où je me sentais exilé et cette reprise de possession m'était d'autant plus facile que madame Daubray ignorait que je fusse marié. Enfin, je me promettais chez elle un des plaisirs les plus vifs que puissent goûter les hommes qui me ressemblent, le plaisir d'observer.

J'allai donc assez souvent chez Ermance, sans en parler à Delphine, trop simple d'ailleurs et trop naïve pour être jalouse. Il est vrai (car je ne voudrais pas vous sembler trop coupable) que je me croyais guéri de mon ancienne passion; que j'avais chargé cet amour-propre dont je vous parle de veiller sans cesse à la porte de mon cœur pour empêcher mon amour d'y entrer, et que je comptais n'aller chez madame Daubray que pour retrouver quelques-unes de mes impressions mondaines, respirer de nouveau une atmosphère de civilisation et d'élégance, et me faire à moi-même un chapitre de roman psychologique, en étudiant la position respective d'Ermance et de Frédéric. La prévision était chimérique; mais, à cette époque, je ne chassais pas encore aux chimères!

Je n'eus pas besoin d'une bien grande clairvoyance pour analyser le général Daubray. C'était tout simplement un bon militaire et un homme à bonnes fortunes, dont la double spécialité avait été réduite à l'état de sinécure par la chute de Bonaparte et par le mariage.

Jugez quel plaisir pour moi, type de cette génération rêveuse qui a suivi les hommes d'action, pour moi, chez qui l'intelligence et surtout l'imagination surpassaient la volonté, de prendre en flagrant délit d'abaissement et d'infériorité relative un de ces héros de champ de bataille et de boudoir, brodés, dorés sur tou-

tes les coutures, harnachés de gloire, de bravoure et d'uniformes, et qui, pendant quinze ans, avaient eu le monopole de toutes les préférences féminines! Quel bonheur de voir ce Lovelace à grains d'opinarde tout dépaycé, tout penaud de n'avoir plus de coups de sabre à donner, de ville à conquérir, de cœur à prendre d'assaut, ne sachant plus que faire de son temps, complètement dépourvu d'idées, enfermé dans sa félicité conjugale comme dans une cage, et incapable d'apprécier la femme supérieure qui s'était donnée à lui!

Cette étude, cette revanche d'un amoureux éconduit, n'était peut-être pas bien criminelle, mais il m'arriva ce que j'aurais dû redouter. Afin de mieux étudier le mari, je revoyais trop souvent la femme, afin de mieux constater que Frédéric s'absentait presque tous les soirs, probablement pour courir les coulisses ou porter à quelque beauté équivoque ses hommages, las d'oisiveté, j'arrivais chez Ermance, et chaque jour ravivait auprès d'elle mes émotions d'autrefois.

Comme je me figurais n'être qu'observateur, je ne m'effrayais pas de cet attrait à qui il avait fallu plusieurs années pour s'éteindre et à qui il ne fallait que quelques heures pour se réveiller. Je ressemblais à ces cochers confiants qui se vantent de pouvoir retenir des chevaux fougueux, sous prétexte qu'ils connaissent la route, et qui ne prévoient pas que leurs connaissances topographiques n'empêcheront pas les chevaux de s'emporter.

Ce fut sous l'empire de ces illusions, où s'abritaient également ma conscience et mon cœur, que je passai, chaque semaine trois ou quatre soirées chez Ermance.

Elle aussi fut dupe d'elle-même. Toujours éprise de Frédéric, trouvait dans ses inquiétudes, dans sa jalousie, un nouvel aliment à son amour, espérant ramener son mari à l'aide de cette tactique si souvent employée, et qui consiste à redevenir séduisant pour l'homme qu'on aime en se faisant coquette pour l'homme qu'on n'aime pas, madame Daubray ne voulait d'abord que piquer au jeu le général, et lui prouver que ses regards et ses sourires n'avaient rien perdu de leur magie.

Je prévoyais cette opération stratégique, et je me regardais comme suffisamment prémuni contre elle, par mon amour-propre d'abord, ensuite parce que je me croyais sûr de la déjouer en la devinant.

Ainsi, nous nous trompions l'un l'autre, apaisés nous étions trompés nous-mêmes. Jalouse, elle s'imaginait se servir de moi pour reconquérir l'amour de son mari; vaiteux, je me flattais de ne jamais m'engager trop fort dans cette partie hasardeuse dans ce drame intime, ce drame à trois, tel qu'il s'en est joué si souvent.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

À partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

À six agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrangement immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le file complet (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Éditeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

St-Thérèse, Montréal